

maître, et je lui demandai de me la remettre. Je la pris, et lourde de ciment et de poussière, je l'emportai dans un taxi.

Un bureau de poste va s'élever sur l'emplacement de la maison d'*Howland Street*, la maison où Verlaine avait pris la chambre d'Eugène Vermersch, la maison où, comme on a pu le lire, Verlaine avait pour compagnon Rimbaud. La maison des *Romances sans paroles*; la maison sans plaque.

## §

Il faudra apposer une fameuse plaque sur la maison de Munich.

Et durable.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

*Rentrée* : Concerts Lamoureux et Concerts Padeloup. — En l'honneur de Maurice Ravel. — L'absurde rivalité des associations symphoniques.

Une lourde incertitude a pesé cette année sur la reprise de la vie musicale : jusqu'au dernier moment on se demandait si les concerts annoncés pourraient avoir lieu le samedi 1<sup>er</sup> et le dimanche 2 octobre. Mais à la salle Gaveau aussi bien qu'à l'Opéra-Comique, une assistance relativement nombreuse applaudit les chefs des deux associations **Lamoureux et Padeloup**, MM. Eugène Bigot et Albert Wolff, pour les récompenser de leur vaillance. La musique est bienfaisante. Elle ne donne à ceux qui l'écoutent que de sages conseils. Plus que jamais nous avons besoin de les comprendre. Sans doute *l'Héroïque* et *la Pastorale* que l'on jouait successivement aux Concerts Padeloup devaient aux circonstances un intérêt renouvelé. Ces pages trop connues reprenaient leur sens originel. Le murmure du ruisseau, le chant des oiseaux et l'hymne d'action de grâces après l'orage de la Sixième, semblaient en vérité répondre aux accents guerriers et aux phrases douloureuses et funèbres de la Troisième. La Paix redescendue sur terre, la paix promise et rendue aux hommes de bonne volonté, comme Beethoven l'a comprise, et comme il a su en exprimer la douceur bienfaisante ! Certes cette musique ressassée, c'est en ces heures de résurrection succédant au lourd accablement des jours d'attente qu'on en a le mieux

saisi le sens immortel. Elle est pareille à la paix elle-même, cette sixième symphonie; on ne mesure sa douceur qu'au moment où elle semble déjà perdue. Elle ne retrouve toute sa signification que si nous nous refaisons une âme simple, si l'angoisse nous débarrasse des complications, des préciosités de notre esprit. L'idylle au bord du ruisseau, la vision des horreurs attendues rafraîchissait soudain, par contraste, ses couleurs ternies par de trop fréquentes auditions. Et nous sentions bien que ce n'est pas la musique de Beethoven qui se fane, mais nous qui nous durcissons parce qu'il n'est pas de chef-d'œuvre qui, trop souvent donné, ne finisse par lasser ceux qui l'écoutent.

Auprès de cette musique de *la Pastorale*, au sens si clair qui, tel l'eau des fontaines, ne se laisse voir que grâce au reflet de notre image quand nous nous penchons, il y a d'autres musiques plus subtiles, mais non moins profondes. Peut-être, en apparence, le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* semble-t-il de propos plus frivole. Mais il se pourrait bien que ce ne soit qu'apparence. Ce paysage idyllique, cette douceur exprimée par la tendre plainte de la flûte, ces vibrations légères et ces accords arpégés pareils aux caresses de la brise, chaque année qui passe nous en fait mieux voir le prolongement éternel. A mesure que nous nous éloignons en effet de la période qui fut celle de l'éclosion, de la discussion passionnée, du combat, l'œuvre d'art s'épure et s'allège. Elle n'est plus qu'elle-même, débarrassée qu'elle se trouve de tout ce qu'y ajoutaient pour l'obscurcir ceux qui se refusaient à la comprendre, ceux dont les sarcasmes voulaient étouffer les harmonies neuves parce que cette nouveauté même leur semblait sacrilège. Elle devient classique au vrai sens du mot, cette œuvre qui passa tout d'abord et si longtemps pour dangereusement anarchique. Et comme elle s'élargit à mesure qu'elle vieillit! Mais faut-il parler de vieillissement devant ces créations immatérielles dont le propre est justement de garder sous les ans toute leur jeunesse, toute leur force, tout leur charme, comme si chaque génération les nourrissait de sa propre jeunesse, leur redonnait, en les découvrant, leur fraîcheur originelle? L'œuvre de Claude Debussy est semblable à la parole que Mallarmé prête au Faune rêvant : chaque

audition « l'éveille à la splendeur première, sous un flot antique de lumière » — lumière éternelle de l'esprit, lumière qui redonne à la *Pastorale* et à l'*Héroïque* leurs vraies couleurs, lumière qui dore les roseaux du Faune, lumière plus brillante que le soleil, plus pure, moins inconstante aussi...

Cette lumière, elle éclaire déjà l'œuvre de **Maurice Ravel**; dix mois à peine ont passé depuis que nous avons perdu l'auteur de cette merveilleuse page symphonique qu'est *Daphnis et Chloé*, par laquelle se terminait le concert Lamoureux — une page qui est bien un étincelant chef-d'œuvre, une page qui contient le « Lever du Jour » — au titre symbolique. Car le jour qui se leva lors de la première audition, en juin 1912, aux Ballets Russes qui, cette année-là, étaient au Châtelet, ce fut le jour de gloire. Certes le nom de Maurice Ravel était depuis longtemps célèbre et les musiciens le regardaient comme l'un des plus illustres de l'école française. L'auteur des *Miroirs*, de *Gaspard de la Nuit*, de *Jeux d'eau*, du *Quatuor à cordes*, de *Ma mère l'Oie*, des *Histoires naturelles*, de *Shéhérazade* et de la *Rhapsodie espagnole* avait déjà derrière lui un passé assurant son avenir. Mais l'œuvre nouvelle apparaissait plus resplendissante encore; aujourd'hui, après plus de vingt-cinq ans, elle est aussi radieuse. Et comme le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*, elle semble, devenue classique et ne nous causant plus qu'un plaisir sans surprise, plus lumineuse et plus parfaite. Admirable musique, si française, si délicate, si profonde — toute pleine de trouvailles qui réjouissent les connaisseurs, toute pleine d'enchantements qui émeuvent ceux qui ne demandent à la musique que de parler à leur cœur. Et puis, avec *Daphnis et Chloé*, le *Concerto* pour piano et orchestre, que Mlle Yvonne Lefébure interpréta non seulement en virtuose remarquablement habile, mais ce qui est mieux encore, en artiste sensible, dont l'intelligence et la sûreté vont de pair; *La Valse*, cette page viennoise où nous entendons aujourd'hui l'expression de notre regret; *Ma Mère l'Oye* et le *Tombeau de Couperin*; programme dont la composition aussi bien que l'exécution parfaites font honneur à M. Eugène Bigot et à l'Orchestre Lamoureux. Chez M. Albert Wolff, avec Beethoven et Debussy, ce furent Mozart, Schubert, Brahms, que l'on honora, Mme Eli-

sabeth Schumann dans les mélodies de Schubert, de Brahms, de Mozart, retrouva le succès dont elle est coutumière. M. Albert Wolff lui aussi fut justement fêté.

Huit jours plus tard les Concerts Colonne et la Société des Concerts rouvraient. La doyenne de nos sociétés vit les débuts à sa direction de M. Charles Münch, qui, entre la *Septième Symphonie* de Beethoven et *Daphnis et Chloé* de Maurice Ravel, avait inscrit le *Nocturne* de M. Guy Ropartz, donné en première audition. Coïncidence singulière autant que déplorable, c'était le *Concert en ré majeur* de M. Guy Ropartz qui au Châtelet était offert en première audition quelques minutes après que le *Nocturne* était joué Faubourg Poissonnière, et de telle sorte qu'il fallait bien choisir. Ainsi, dès le premier jour de la saison, les associations méritent une fois de plus les reproches qui leur ont été si souvent faits. Je rendrai compte prochainement des œuvres nouvelles; mais précisément la haute estime en laquelle le monde de la musique tout entier tient M. Guy Ropartz semblait commander qu'on lui donnât plus d'égards. Parce qu'il est de ceux qui montrent dans la vie autant de discrétion que de dignité, on le tient pendant de longs mois dans le silence; et puis, tout d'un coup, faute de cette entente qui serait si nécessaire pour le bien de la musique, on donne à la même heure, en deux endroits différents, deux premières auditions de ses œuvres. Cela ressemble à une mauvaise farce. Qu'on ne dise pas que la répétition de la Société des Concerts le samedi matin est publique et que, par conséquent, il était possible d'entendre le *Nocturne* et le *Concert*. Le samedi n'est pas jour férié et le samedi matin, en dépit des « quarante heures », beaucoup de gens qui s'intéressent à la musique sont retenus par leur gagne-pain. Faut-il donc désespérer de voir jamais les associations symphoniques comprendre que leur intérêt véritable est de s'entendre entre elles au lieu de se faire perpétuellement la guerre aux dépens du public et des compositeurs — une guerre dont la musique, finalement, paie les frais?